schweizer verband der gesangslehrenden
association suisse des professeurs de chant
associazione svizzera degli insegnanti di canto
member of european voice teachers association

Journal EVTA.CH

März / mars 2008

06

Observation de cours de chant en Chine (Shanghai), novembre 2007

Par Isabel Martin-Balmori

C'était il y a une année, pendant le cours de Méthodologie au Conservatoire de Genève, L, étudiante d'origine chinoise me parla du premier Conservatoire de son pays : Shanghai, fondé en 1927. Ce jour-là L me parla, aussi, de Mme Zhou Xiao-Yan, un des premiers professeurs de chant à enseigner l'opéra occidental dans son pays. Elle me dit que cette dame - un des professeurs les plus connus en Chine - âgée de 90 ans, donnait encore des cours.

Il fallait aller sur place, à sa rencontre.

Shanghai : vingt millions d'habitants, les bâtiments les plus hauts du monde sont en train d'y être construits. Dans les rues il y a beaucoup de monde - du bruit, des odeurs de nourriture, de vieille friture. Les restaurants, les boutiques, les salons de massage - nous sommes dans une ville du Sud, grouillante de vie.

Après un si long voyage on m'annonce que Mme Zhou est malade, et que je ne pourrai pas la voir. Tout le monde est très occupé à organiser l'anniversaire du Conservatoire. Probablement que nous n'avons pas choisi le bon moment pour le visiter. L'administration fournit à L quelques chiffres sur un bout de papier : ce sont les salles de cours que nous pourrons visiter à volonté. Je vais avec mon étudiante qui me sert non seulement d'interprète mais qui fait le travail ingrat de m'introduire dans des classes... où les professeurs n'ont pas été prévenus ; néanmoins je suis reçue avec beaucoup de gentillesse.

Les salles sont petites : deux mètres et demi de large par quatre de long. Un ou deux pianos droits, quelques chaises, un canapé pour deux, c'est le mobilier habituel. Je commence mon observation du premier niveau (école de musique). Les professeurs travaillent le même répertoire de base italien que nous en occident, Arie antiche, Pezzi da camera, et aussi des mélodies en chinois harmonisées à l'occidentale.

Il y a une grande sélection pour entrer dans les écoles : dans une méga- ville le choix est grand et les voix sont très belles. L'échauffement de la voix se fait avec des vocalises sur des voyelles italiennes. Les professeurs, assis au piano accompagnent avec des accords posés franchement. Ils chantent tout le temps, donnent des exemples et montrent aussi ce qu'il ne faut pas faire, sans crainte de se fatiguer : il y a beaucoup de générosité dans leur engagement. Beaucoup de ces professeurs ne chantent plus en public à partir de quarante

ans, mais ils maintiennent leur technique, en travaillant régulièrement.

Pour l'enseignement de la respiration ils pratiquent surtout l'inspiration costo-diaphragmatique, avec peu de participation de la musculature du bas ventre. L'ouverture de la bouche en léger sourire donne un timbre relativement clair, riche en résonances. L'appoggio pratiqué sera au niveau du palais dur, et des points de résonance au niveau des pommettes et du front. En réalité une technique proche de l'idéal belcantiste. Parfois l'utilisation du vibrato est importante.

Le professeur a de l'autorité, mais souvent un rapport très chaleureux. Les élèves ne posent presque pas de questions, ils font peu de gestes. Le professeur utilise plus l'espace que l'élève, il se déplace, derrière le piano, autour de l'élève et parfois le manipule avec beaucoup d'aisance, il touche sa mâchoire, ses côtes, son ventre. En occident l'élève se sentirait un peu envahi.

Le grand travail du professeur de chant chinois est de transmettre la phonétique de nos langues européennes. Imaginons un moment la situation inverse. Nous en Europe en train d'enseigner à nos élèves le répertoire chinois...

L'après midi et le lendemain j'observe des professeurs du Conservatoire Supérieur. Les salles sont généralement plus grandes. Ces professeurs, contrairement aux enseignants de l'école de musique, ont voyagé en dehors de la Chine pour faire des concours, pour chanter comme solistes et même pour enseigner. Les étudiants ont souvent des voix magnifiques. Dans la salle de cours un pianiste accompagne le grand répertoire d'opéra italien, des Lieder, des mélodies en français et chinoises. Mme Chen, professeur, m'explique les difficultés que les étudiants ont à comprendre les textes qu'ils chantent : notre écriture sur les partitions avec des mots morcelées en syllabes n'aide pas à la compréhension –souvent les étudiants ne savent pas où commence ou finit un mot - habitués à des symboles qui les représentent. Ils ont aussi de la peine avec notre phonétique, habitués à différencier dans leur langue quatre intonations. Ces professeurs passent une grande partie de la leçon à faire répéter des phonèmes. Ces textes sont-ils compris ?

Dans le travail d'apprentissage phonétique les professeurs n'insistent pas trop sur la prosodie. A Shanghai, j'ai eu l'impression qu'ils ont leur phrasé musical chinois, basé plus sur leur musicalité.

En une semaine d'observation je ne prétends pas avoir compris leur pédagogie, mais j'ai pu observer dix professeurs de niveaux différents dans deux institutions. J'aurais aimé, par exemple, assister au travail de la mise en scène dans l'opéra studio, pour les voir utiliser le geste, l'expression de la physionomie. Cette année ils préparent un opéra en chinois.

En sortant dans la rue, une vieille dame vend des bouquets de jasmin en chantant. Je lui demande la permission et je la filme. L me dit que c'est devenu rare d'entendre des vendeurs qui chantent : le bruit, la pollution sonore couvrent les voix des rues. La femme est heureuse que quelqu'un s'intéresse à son chant, les jours suivants nous la verrons à la porte du Conservatoire, courageuse, en train de chanter et de vendre ses fleurs. Elle nous fait des grands sourires. Son bouquet parfumera notre appartement toute la semaine. Sa voix, son regard malicieux resteront pour toujours en nous.

Jeudi 1er novembre, le matin, nous avons rendez-vous à l'autre bout de la ville, à plus d'une heure de taxi. Nous quittons le centre pour aller dans une Université de Shanghai spécialisée dans la Pédagogie, l'équivalent de l'Ecole Normale en France. C'est là que sont

formés les futurs « maîtres de musique ». Mme Huang, professeur de chant de L à Shanghai nous attend pour nous servir de guide. Quel âge a-t-elle ? Mme Huang chanta la première Mme Butterfly chinoise en 1962. Je calcule qu'elle doit être proche des septante ans mais elle a l'air plus jeune. Au début de notre rencontre elle ne me regarde pas, sa conversation se fait exclusivement avec L. J'ai envie de la connaître, L m'a tellement parlé de ce professeur qu'elle aime profondément. Mon regard tombe systématiquement dans le vide, peut être que je suis impolie et que je ne dois pas trop la regarder. Je rencontrerai son regard vif, petit à petit au long de cette journée que nous passerons ensemble.

Mme Huang nous introduit dans le bâtiment plus ancien, pour nous accompagner dans les classes que nous visiterons. Dans sa jeunesse elle a fait des études dans ces chambres, qui étaient à l'époque le Conservatoire de Shanghai et qui sont pleines de souvenirs. Elles ont les mêmes dimensions que les petites salles du Conservatoire, mais ici j'ai l'impression d'entrer dans le « chez soi » des professeurs : un piano droit couvert avec des tissus et quelques photos du professeur au concert, un canapé à deux places, une armoire à partitions avec un distributeur d'eau chaude et froide, des bocaux en verre récupérés ou flottent des fleurs de thé dans l'eau froide, beaucoup de partitions, des pupitres. L'espace est si bien utilisé que des objets ne trouvant pas de place ailleurs, comme le sac à main du professeur, pendent à des crochets fixés sur les portes. De la fenêtre on voit le jardin potager où les professeurs à la retraite cultivent pour les professeurs plus jeunes. Ces professeurs connaissent bien l'art de la terre : de 1966 à 1976 ils ont laissé par décret de l'Etat leur chant pour cultiver les champs, ils n'avaient même pas l'occasion de faire des simples vocalises, et pourtant, en 76 ils ont repris leurs vies de chanteurs, Mme Huang chanta de nouveau Mme Butterfly en 1977 et aussi Tosca et la Fanciulla del West. Imaginons la même situation en Europe, combien de chanteurs auraient eu le courage de continuer ?

En nous voyant arriver tout le monde se serre, se déplace. Souvent je n'ai pas de surface par terre pour ouvrir le trépied qui supporte la caméra. J'utilise l'image que me donne le miroir quand le chanteur que je filme est trop près de l'objectif. Malgré notre invasion les cours continuent normalement.

Les professeurs donnent leurs cours devant Mme Huang, avec beaucoup de confiance, en la consultant : j'ai cru un moment qu'elle avait été leur professeur, mais ce n'est pas le cas. Dans la matinée j'observe cinq professeurs différents. Toujours le même schéma : échauffement avec des vocalises – pas d'exercices de respiration ou de détente - et travail des airs avec un pianiste, souvent un étudiant. Les mêmes principes d'enseignement qu'au Conservatoire.

Dernière visite du matin, une jeune étudiante avec une voix sombre, sensuelle, musicale. « Celle-ci n'a pas besoin de se chauffer » c'est en chantant que son professeur la prépare à faire les vocalises et la technique. Ce professeur, Mme Qian, a des procédés tout à fait originaux. Elle placera un papier de soie devant la bouche de l'étudiante qui, de cette façon, par la vibration transmise au papier deviendra sensible à la résonance du chant. « Selve amiche » de Caldara, dans une version très lente prendra du mouvement avec l'échauffement. « Si trai ceppi » de Haendel, la voix devient moins gutturale, j'ai les larmes aux yeux tellement le son est beau. J'entendrai encore « Che farò senza Euridice » de Gluck. Le professeur est vivant, rebondit devant chaque problème en trouvant toujours le côté positif. Il y a une très bonne entente entre les deux. La dame âgée approuve. C'est une belle leçon, je suis très émue d'être là, parmi ces chanteurs qui m'ouvrent les portes de leurs salles de travail avec leurs joies et leurs problèmes, en toute simplicité.

Ici l'architecture du bâtiment avec ce couloir commun ouvert sur un jardin est plus propice à l'échange que les salles du Conservatoire. A midi nous mangeons sur une table de camping. Je rencontre d'autres professeurs, et un éditeur de musique, M. Yu, qui m'offre neuf livres dont une méthode de chant en chinois, que j'aimerais comprendre. Mme Huang me parle de son vécu comme cantatrice et comme professeur.

Quand j'ai perdu tout espoir de voir Mme Zhou Xiao.Yan, le professeur de chant née en 1917, l'administration du Conservatoire me téléphone : elle me recevra samedi à 11 h 15, chez elle. J'avais prévu une excursion en dehors de Shanghai. J'annule pour me présenter au rendez-vous avec mon étudiante. Mme Zhou habite avec sa famille un appartement moderne, près du Conservatoire. Elle-même m'ouvre la porte avec un grand sourire. Mme Zhou préfère parler anglais. Elle a une voix incroyable, grave. A nonante ans elle a toute sa tête. Son père était un riche banquier, il s'occupait directement de l'éducation des ses enfants, non seulement sur le plan intellectuel mais aussi physique. La famille pratiquait ensemble le Kong Fu, avec un sage que le père faisait descendre de la montagne. Mme Zhou, enfant, en faisait des démonstrations publiques avec son frère. Encore aujourd'hui elle pratique tous les matins trente minutes de cette gymnastique chinoise énergétique, pour assouplir le corps et travailler la respiration. A la maison tout le monde faisait de la musique, c'était une famille heureuse.

Elle entra au Conservatoire de Shanghai à 18 ans : depuis son enfance elle avait chanté naturellement, en voix de poitrine. Les temps étaient troubles et au moment de l'invasion japonaise, dans les années trente, son frère mourut dans les combats. Mme Zhou avait la voix rauque à force de chanter des chants anti-japonais quand elle arriva à Paris pour faire des études. Ses professeurs eurent un grand travail pour lui placer la voix. Elle appris le français à la Sorbonne et à l'Ecole normale le chant. Elle eut comme professeurs Chaliapine et Nadia Boulanger : on l'appelait le rossignol chinois.

De retour dans son pays, elle se produira comme chanteuse mais elle sera surtout une grande pédagogue. A l'époque, les chanteurs qu'elle formait devaient quitter le pays pour faire carrière dans l'opéra : Mme Zhou fonda donc l'opéra studio de Shanghai. Elle enseigne encore, lundi elle reprendra ses cours.

Je suis rentrée dimanche, pour retrouver ma vie genevoise, remplie de bons souvenirs de l'accueil de mes collègues si lointains.

Genève, novembre 2007